

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

JULES VERNE

Arnaud Coutant



ellipses

INTRODUCTION

La gare d’Amiens, le 22 novembre 1889. Il est quatre heures de l’après-midi. Un homme aux cheveux gris et à la barbe fournie se tient sur le quai, attendant le train qui doit arriver de Boulogne. Il a un bouquet de fleurs à la main. Derrière lui, à quelques mètres, une femme d’une soixantaine d’années discute avec un autre homme, bien plus jeune. La conversation animée porte sur l’événement qui se prépare.

Avec quelques minutes de retard, le train entre en gare. Les premiers voyageurs descendent. L’homme au bouquet de fleurs semble chercher quelqu’un, lorsque la porte d’un wagon s’ouvre : une jeune femme descend en toute hâte et se précipite vers le petit groupe qui l’attend. Jules Verne sert la main de Nellie Bly, une journaliste américaine âgée de 25 ans qui vient de se lancer dans un tour du monde qu’elle espère effectuer en moins de 80 jours. Elle se tourne vers Honorine Verne qui se trouve à quelques mètres de là, avec Robert H. Sherard, le correspondant en France du journal américain *the World*. Dans les jours qui suivent, de nombreux journaux comporteront des articles relatant cette rencontre : quand la réalité rejoint la fiction...

Loin d’être anecdotique, cet événement illustre à merveille la place de Jules Verne dans l’imaginaire et, de manière étonnante, la part d’ombre que conserve le personnage.

Tout d’abord, nous avons affaire à une magnifique rencontre.

D’un côté, nous trouvons une jeune journaliste, Nellie Bly, de son vrai nom Elizabeth Jane Cochran, qui commence à se faire un nom dans le monde des médias. Deux ans plus tôt, elle a défrayé la chronique aux États-Unis en passant une dizaine de jours incognito dans un asile pour en tirer un reportage d’investigation, démontrant tout à la fois son talent, son implication dans un monde masculin et sa volonté de dépasser les réticences qui existent dans la société de cette époque. En 1889, elle se lance dans un nouveau défi : battre le record établi de manière fictive par Phileas Fogg, le héros de Jules Verne, dans le roman *Le Tour du monde*

INTRODUCTION

en 80 jours. Après avoir bataillé avec le financier en charge de son journal, George Turner, qui refuse de voir une femme se lancer dans une telle aventure, elle parvient à ses fins et entame son voyage le 14 novembre 1889, à 9 h 40 du matin, à partir de Hoboken, dans le New Jersey. Une étape s'impose : Amiens, ville dans laquelle réside l'auteur du roman qui a inspiré cette aventure.

De l'autre, nous trouvons ce romancier. En 1889, Jules Verne a 61 ans. Il est célèbre dans le monde entier pour les *Voyages extraordinaires*, une collection de romans qui compte plus d'une trentaine d'ouvrages. Les héros qu'il a créés font figure de symboles, de l'aventurier mystérieux incarné par le capitaine Nemo au scientifique passionné comme le professeur Otto Lidenbrock en passant par un nombre étonnant de Robinsons, des personnages qui, en raison d'un destin capricieux, doivent survivre dans un environnement isolé. Faire se rencontrer la réalité et la fiction, la journaliste et le romancier, constitue un événement majeur, largement médiatisé.

Ensuite, et c'est la conséquence de ce qui précède, nous avons affaire à une opération de communication. Les deux parties ont tout intérêt à rendre cet événement public pour en tirer le plus de bénéfices. Du côté de Nellie Bly, c'est un moyen d'ajouter un détail essentiel à une campagne de promotion autour de son voyage. Du côté de Jules Verne, c'est logique de le voir s'impliquer dans une telle aventure, les articles rédigés à cette occasion insistant sur son regret de ne pas pouvoir accompagner la jeune femme dans son périple.

Enfin, et cette fois cet aspect nous intéresse beaucoup plus pour le présent ouvrage, la rencontre en question est mythique. Bien que, par la suite, Jules Verne ait insisté sur son enthousiasme, sa volonté de rencontrer la jeune femme, sous-entendant à plusieurs reprises qu'il est à l'origine de l'idée, d'autres témoignages, dont celui du journaliste présent sur les lieux, Robert H. Sherard, donnent une autre version. Selon ce dernier, c'est en grande partie grâce à lui que la réunion a pu se produire, car le romancier était peu enclin à une telle publicité. De fait, il ne voyait pas l'intérêt de cette rencontre. De surcroît, son état de santé était devenu une préoccupation depuis trois ans. Suite à une agression, venant d'un

de ses proches, son neveu, Verne avait dû passer de longs mois immobile, conservant des séquelles durables. Devenu boiteux, et souffrant de douleurs dans la jambe, le romancier refusait les invitations, y compris les plus intimes, en s'appuyant sur sa santé. Nous reviendrons sur cet incident et sur ses conséquences. Naturellement, comprenant l'importance de l'initiative, Verne se laisse convaincre. Un peu plus de 10 ans plus tard, il renouvellera l'expérience, lorsqu'un autre voyageur, Gaston Stiegler, passera par Amiens pour un nouveau tour du monde...

UNE RENCONTRE SYMBOLIQUE

Au-delà de la portée historique de cet événement, on peut en tirer plusieurs enseignements concernant le romancier.

En premier lieu, une telle couverture médiatique confirme l'impact international de l'œuvre de Verne. Traduit en de multiples langues, l'auteur est devenu le représentant d'une certaine manière d'écrire, mélangeant descriptions scientifiques, voyages, peintures géographiques et distraction. Depuis 1863, date de la parution de son premier ouvrage, *Cinq semaines en ballon*, Verne a connu un succès durable, d'autant plus retentissant qu'en choisissant de parcourir le globe il a construit sa propre notoriété. En un peu plus de 25 ans, il a fait parler de lui dans de nombreux pays en utilisant des lieux exotiques pour servir de contexte à ses histoires. Comme il l'a précisé, son but était de parcourir le monde pour en faire un vaste portrait.

En second lieu, l'aspect singulier de cette rencontre réside dans sa dimension publique. Nous avons affaire à une opération de communication. Or, en grande partie grâce à Hetzel, son éditeur, Verne a travaillé sur sa notoriété pour faciliter les ventes de ses romans. Nous ne sommes pas face à un grand voyageur. En réalité, le romancier passera une partie de son existence d'abord, à Paris, ensuite, au Crotoy ou à Amiens, ne cherchant guère à multiplier les escapades, exception faite de quelques périples à bord de ses trois bateaux successifs. Ceci ne l'empêche pas d'être conscient de l'importance du public pour la diffusion de son œuvre. Au

cours des quelques voyages qu'il a pu faire, relativement peu au regard de l'aspect universel de son œuvre, il a noté les conséquences de cette notoriété, dans les pays qu'il traversait. Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est connue. C'est aussi l'auteur, du moins son nom...

Car, et c'est le troisième aspect, nous sommes confrontés à un personnage assez secret. Dans la description qui précède, on peut relever une certaine réticence de la part du romancier à participer à cette opération. Cette réticence qui s'explique par un contexte personnel, sa blessure, est révélatrice d'une manière de concevoir son rapport au public. Tout en donnant souvent des interviews, Verne a choisi de maintenir certains aspects de son existence dans l'ombre. Ce caractère secret deviendra plus visible avec la première biographie publiée, signée par une cousine de l'auteur, Marguerite Allotte de la Fuÿe. Pendant plusieurs décennies, elle fera office de référence jusqu'à des travaux plus approfondis. De nombreux chercheurs verniens découvriront alors la propension de cette hagiographe à modifier les événements, à en inventer d'autres, pour construire un mythe, celui de Jules Verne.

Notre regard moderne est biaisé par un certain nombre de récupérations. Si Jules Verne est connu, aujourd'hui, en ce XXI^e siècle, c'est pour un petit nombre de romans, et pour la récupération de certaines intrigues, après modernisation et transformation. Ainsi, à part les spécialistes de l'œuvre, rares sont les personnes qui connaissent les soixante *Voyages extraordinaires*. La plupart du temps, quelques romans sont célèbres, *Le Tour du monde en 80 jours*, *L'Île mystérieuse*, *Voyage au centre de la terre* ou *20 000 lieues sous les mers*. Souvent, cette célébrité est le résultat d'une reprise par le biais du cinéma ou de la télévision. Certains scénaristes n'hésitent pas à supprimer les personnages du romancier pour ne garder que l'intrigue.

Toutes ces dimensions sont importantes dans une biographie. Au fil du temps, en raison du travail de certains biographes, parfois partiaux, des légendes sont venues enrichir les faits, allant à l'encontre de la réalité. Il est nécessaire de revenir aux faits bruts pour comprendre la personnalité de Verne, les résonances de sa vie dans son œuvre et sa place dans une époque particulière, la fin du XIX^e siècle.

VOYAGES

Au premier abord, ce mot résume l'œuvre du romancier. Sans surprise, il renvoie à la partie la plus connue de son travail, publiée dans une collection intitulée *Les Voyages extraordinaires*. On ne dénombre pas moins de 60 romans qui représentent une centaine de volumes, certains romans ayant été publiés en deux ou en trois volumes. L'importance de ces publications ne concerne pas seulement leur nombre, bien que l'on puisse relever la productivité de leur auteur, puisque l'œuvre est rédigée entre 1863 et 1905, c'est-à-dire en un peu plus de 40 ans. Concrètement, les romans reposent surtout sur une ambition, affichée par Verne, celle de rendre compte de la diversité du globe. Le voyage est perçu comme une référence géographique et pédagogique.

De fait, le terme de voyage renvoie d'abord à une dimension géographique. Nous reviendrons sur l'engagement de Jules Verne dans la Société géographique de Paris, mais, pour le moment, on peut insister sur la dimension universelle de l'œuvre. En s'appuyant sur une documentation variée, le romancier a choisi d'utiliser des contextes différents pour permettre à ses lecteurs de parcourir le globe. Ses contacts avec des géographes reconnus comme le Français Élisée Reclus viennent apporter une validation scientifique à cette manière de présenter la géographie et les pays qui servent de toile de fond aux intrigues.

Ce terme de voyage s'inscrit dans une deuxième dimension, pédagogique celle-là. Ainsi, la référence à l'éducation est centrale dans l'ambition poursuivie par le romancier. Précisons qu'il n'est pas seul à défendre cette conception. Dès son deuxième roman, une parution en feuilleton dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, une revue à destination pédagogique, inscrit son travail dans son époque. Hetzel, qui est à la fois l'éditeur des romans et le créateur et le financier de la revue, insiste sur les aspects pédagogiques. Il ne s'agit pas seulement de distraire les adultes. Les romans doivent servir à l'édification de la jeunesse, à un moment singulier de l'histoire française. En ce dernier quart du XIX^e siècle, les lois

Ferry consacrent le développement de l'instruction publique et gratuite. L'idée générale est de remodeler la société française, en se fondant sur la république.

Le dernier aspect du voyage concerne les thématiques parfois dominantes, et le lien avec une science triomphante. La période est celle du positivisme : le développement de la recherche pour la recherche s'inscrit dans le quotidien. Intégrer une dimension scientifique devient une marque de fabrique de Jules Verne. Lorsqu'il écrit *L'Île mystérieuse*, les passages comportent des références à la physique et à la chimie, tout comme les détails géologiques donnés dans *Voyage au centre de la terre* constituent autant de références aux découvertes récentes dans les domaines concernés. Lorsqu'il s'intéresse à un voyage hypothétique vers la Lune, il consulte des scientifiques pour connaître les moyens les plus crédibles pour cet étonnant périple...

Romans géographiques ? Romans pédagogiques ? Romans scientifiques ? Quel est donc ce romancier et comment le classer dans l'histoire littéraire ? Avons-nous affaire à un romancier à part entière ?

L'ÉCRIVAIN DERRIÈRE LE ROMANCIER

Lorsqu'on délaisse les lectures habituelles de Verne pour des œuvres moins connues, on ne peut s'empêcher de relever un décalage. D'un côté, nous trouvons l'auteur de quelques romans célèbres, liés à la science, à l'imaginaire et au dépaysement. Il s'agit du personnage public. Cependant, de l'autre côté, il suffit de parcourir les autres travaux qu'il a pu rédiger pour comprendre qu'un écrivain différent est bel et bien présent.

Nous avons évoqué le grand nombre de romans, une soixantaine, et la faiblesse des œuvres connues, une petite dizaine. Il faut à présent ajouter une dimension, car Verne n'est pas seulement un romancier attaché à la géographie ou à la science. Ses premières œuvres renvoient à la science-fiction et, pour certaines d'entre elles, ont été écartées de toute publication, en raison de leur contenu original. Il faudra attendre la fin du xx^e siècle pour voir la parution d'une œuvre intitulée *Paris au xx^e siècle*,

roman rédigé juste après le premier livre publié de Verne, *Cinq semaines en ballon*. Le refus d'une telle œuvre est le fait de son éditeur, Hetzel, qui imprime sa marque sur les créations de l'auteur. D'autres romans, publiés ceux-là, démontrent l'existence d'un autre monde intime, sous cette même plume. Que penser de l'aspect gothique du *Château des Carpathes* ou du décalage entre l'image répandue de Verne et le contenu de la nouvelle intitulée *Les Aventures de la famille Raton*, un conte fantastique mettant en scène une famille de rats ?

De fait, et ce dernier exemple l'illustre, le qualificatif de romancier est loin de suffire pour décrire l'œuvre. Car Verne est poète, nouvelliste et dramaturge. Ce dernier terme mérite des explications complémentaires. Ainsi, on connaît parfois le dramaturge à succès lorsque Verne choisit de transposer son œuvre romanesque pour en faire une pièce de théâtre appréciée par le public parisien ; on pense au *Tour du monde en 80 jours* ou à *Michel Strogoff*. On connaît moins l'autre dramaturge, le jeune Verne. Nous avons évoqué la date de son premier roman : *Cinq semaines en ballon* est publié en 1863. Or, Verne est né en 1828. Il a attendu près de 35 ans avant de « devenir » le romancier Jules Verne. Avant cette date, il aura essayé à de multiples reprises de trouver un public non pas par l'intermédiaire des romans mais par le théâtre.

L'HOMME ET SON ÉPOQUE

Lorsqu'on évoque Jules Verne, un premier nom s'impose, celui de Pierre Jules Hetzel. Cet éditeur parisien est pour beaucoup dans le succès du romancier, même si, sur certains points, on peut s'interroger sur les conséquences de leurs relations. Mais Verne n'est pas seulement un romancier isolé dans une petite ville du Nord, recevant des courriers d'un éditeur qui lui conseille de changer tel ou tel aspect de son œuvre. Il est un homme de son époque, un individu plongé dans la société française de la seconde moitié du xix^e siècle.

INTRODUCTION

Né en 1828, Verne meurt en 1905. Entre ces deux dates, la France connaît plusieurs régimes successifs, deux monarchies, deux républiques et un empire. Elle est le théâtre de nombreux changements sociaux et culturels.

Parcourir la vie d'un romancier c'est revenir sur l'évolution du monde de l'édition pour aller à la rencontre de grands noms de ce domaine, à commencer par Hetzel. Revenir sur la jeunesse de Verne implique de saisir son rapport à sa famille, son intégration dans la ville de Nantes qui l'a vu naître et ses relations avec des contemporains. Avant d'être romancier, avant même d'être dramaturge, l'homme se voit en juriste, du moins c'est l'ambition de son père. Lancé dans des études de droit, il va « monter à Paris » pour terminer sa formation. Au lieu de cela, et bien qu'il obtienne les diplômes requis, le séjour parisien est l'occasion d'un changement personnel puisque le juriste disparaît pour laisser la place à l'amoureux des lettres, au dramaturge, et au poète. Dans ces circonstances, Verne rencontre de nombreuses personnalités, dont les Dumas, père et fils. Il découvre le monde du théâtre et peine à intégrer une sphère culturelle qui repose sur des relations, des rencontres et des affinités.

En reprenant sa carrière, d'abord à Paris, entre 1862 et 1872, ensuite à Amiens, à partir de 1872 et jusqu'à sa mort, on constate que le quotidien de Verne est marqué par les évolutions politiques, nationales et locales, et par des rencontres décisives. Nous avons noté la présence de personnalités comme Élisée Reclus, géographe reconnu. Verne sera aussi un familier d'Arago, de Nadar, un écrivain photographe, caricaturiste et aéronaute, ou d'Adolphe d'Ennery, écrivain et dramaturge qui contribuera au succès public du théâtre de l'auteur dans les années 1870.

UN VOYAGE AUX CÔTÉS DE JULES VERNE

Pour nous accompagner dans ce voyage, nous avons eu recours à de nombreux travaux qui concernent Verne et son œuvre.

Les publications les plus utiles en ce qui concerne l'accès à son travail sont sa correspondance, fournie avec son éditeur Hetzel, plus erratique avec sa famille, et les manuscrits qu'il a laissés, aujourd'hui publiés largement.

L'autre dimension concerne les travaux portant sur Verne. Dans ce cadre, on soulignera l'importance de la société Jules Verne qui, depuis 1966, accueille les passionnés de son œuvre, que l'on dénomme les verniens, et les biographies qui ont permis de mettre l'accent sur les aspects parfois écartés de sa vie.

La présente biographie suit l'aspect chronologique pour intégrer les événements personnels à un travail de création continu. Nous avons évoqué la productivité du romancier. Il suffit d'ajouter que, tout en continuant de publier des romans, Verne se lance dans une carrière de dramaturge, poursuit son travail de nouvelliste et multiplie les écrits intimes, pour comprendre la richesse de l'œuvre.

Il reste à faire une seule chose, obéir à la passion de Jules Verne : partir à la découverte. Tout commence à Nantes, en 1828.

CHAPITRE I

OÙ ON DÉCOUVRE L'ENFANCE ET LA FAMILLE DE JULES VERNE

Jules Gabriel Verne – Les parents de Jules –
Une famille nombreuse – Les premières écoles –
Chantenay et la Loire – Un premier mythe tenace :
la fugue à 11 ans – Un détour par la lecture

Comme un exercice incontournable, les biographies reviennent d'abord aux origines, en s'intéressant aux premières années. L'enfance constitue un moment privilégié de découverte, au contact de proches.

Celle de Jules Verne correspond à cette définition, à ceci près qu'il faut ajouter une dimension imaginaire, car le jeune garçon est plongé tout à la fois dans un monde intime créatif et dans des lieux qui l'amènent à se passionner pour la nature et l'aventure, même si elle est fantasmée.

Cette période a toutefois une teinte particulière en ce qui concerne l'auteur, parce qu'elle comporte certains traits qualifiés de mythiques. En effet, les relectures ultérieures livreront des détails parfois décalés, amenant plus de questions que de réponses, à partir de certains événements pourtant connus.

JULES GABRIEL VERNE

C'est au numéro 4 de la rue Olivier de Clisson, sur l'île Feydeau, à Nantes, que Jules Gabriel Verne voit le jour, le 8 février 1828, à midi. Derrière ce constat neutre, se cache une particularité qui marquera le garçon.

Nous sommes à Nantes, au cœur de la vieille cité, sur l'île qui se trouve au milieu de la Loire. À l'époque, la rue est un quai qui donne sur le fleuve. Si on rapproche ce fait du caractère aventureux du romancier, de sa volonté de découvrir des lieux nouveaux, de son penchant pour la mer, le lien semble presque naturel. Nantes est une ville qui donne sur la mer et une cité qui s'est construite en lien avec le commerce maritime, sous toutes ses formes.

La biographe de l'auteur, Marguerite Allotte de la Fuye, ne s'attarde guère sur le commerce triangulaire, qui a contribué à la richesse familiale. Nantes est centrale dans la traite et l'esclavage. Une loi du 25 avril 1827, un an avant la naissance de Jules, a mis fin à la traite dans l'empire colonial français, venant confirmer et rendre plus efficace la loi précédente qui remontait à 1818. La ville continuera ce commerce pendant quelques années. Toujours est-il que, dans le petit monde des Verne, les hommes de mer sont nombreux, ce qui implique un lien avec cette activité commerciale plus que singulière.

L'autre aspect de la première biographie concerne la description de l'environnement des Verne, les petites rues de la ville et les commerces qui s'y trouvent. Nous y voyons le jeune Jules parcourir les rues, jouer sur les quais, s'aventurer dans les boutiques dans lesquelles on trouve les produits du commerce, des noix de coco, des coquillages roses et des animaux exotiques, un oiseleur étant installé quai Brancas. Marguerite nous dépeint la fascination de l'enfant pour les perroquets, les canaris et les perruches...

L'état civil nous donne deux autres renseignements concernant la naissance de Jules. D'abord, il est déclaré par son père, Pierre Verne, avoué, âgé de 29 ans. Sa mère Sophie, née Allotte de la Fuÿe, est âgée de 27 ans. La naissance a eu lieu au domicile des parents de la jeune femme, rue

Olivier de Clisson. Ce constat fait apparaître une première information : le jeune couple vit chez les parents de l'épouse. On peut ajouter un détail : le père de famille est juriste. Ensuite, cette déclaration est faite avec deux témoins, François Jacques Tronson, juge d'instruction au tribunal civil de Nantes, 41 ans, et Alexandre Verne, 45 ans. Le premier est le beau-frère de Pierre Verne. Le second est l'oncle de Pierre, le frère cadet de son père, qui habite à Nantes. Par ce document, nous apprenons donc que Jules naît dans une famille liée au monde de la justice et du droit.

Car la vie du jeune Jules Verne ne peut pas être comprise sans s'attarder sur sa famille, c'est-à-dire ses parents, ses frères et sœurs, ses oncles et tantes et ses cousins. Il s'agit d'un groupe élargi qui va compter dans la formation du petit garçon.

Ce lien à la famille est mis en avant en raison d'une autre information : Jules n'est baptisé que le 1^{er} mai. Le baptême à l'église Sainte-Croix a été décalé pour que les grands-parents paternels de l'enfant assistent à l'événement. Installés à Provins, les Verne ont fait le déplacement. Cette audience familiale a-t-elle vraiment conduit à une intervention de l'un des oncles, Prudent, pour évoquer le mythe de l'ancêtre archer de Louis XI venu d'Écosse ? Sans doute si l'on en croit Marguerite Allotte de la Fuÿe. Ajoutons que la cérémonie du baptême est suivie par une fête familiale qui, toujours selon cette biographe, aurait donné lieu à une conversation décisive entre Pierre et l'une de ses tantes. À cette occasion, cette tante, charmée par un poème prononcé par Pierre, aurait sous-entendu un avenir de poète pour le bébé, propos qui aurait été mal accueilli par le jeune père, répondant que ce garçon avait un avenir tout tracé, lui succéder... On peut difficilement faire confiance à cette biographe, qui, à de multiples reprises, a choisi de multiplier les imprécisions, concernant les événements. La conversation, même si elle n'a jamais eu lieu, reste prémonitoire d'une question centrale posée par le petit garçon devenu jeune adulte concernant son choix de vie : la littérature ou le droit ?

Pour le moment, la littérature sous la forme de la poésie doit être reléguée au rang de loisir, ce qui est le cas pour les Verne. Le droit serait la voie tracée, une carrière sérieuse, rémunératrice et inscrite dans la vie

de la cité. Le propos est loin d'être anodin car il y a un véritable credo dans cette affirmation. Pour le comprendre, il faut revenir sur les parents de Jules et sur leurs origines.

LES PARENTS DE JULES

Le 19 février 1827, Pierre Verne, avoué, demeurant au numéro 2 du quai Jean Bart, âgé de 28 ans, a épousé Sophie Allotte de la Fuÿe, 27 ans, domiciliée chez ses parents, rue Olivier de Clisson. Le constat juridique, froid et impersonnel, n'en est pas moins essentiel : nous sommes face à un mariage entre un juriste venu tout droit de Provins et une jeune femme issue de l'aristocratie nantaise.

Commençons par le père, Pierre Verne. Né le 5 mars 1799, à Provins, il est le descendant d'une famille de commerçants et de juristes. À côté de racines anciennes, en Ardèche, les Verne se spécialisent d'abord dans le commerce du côté de Lyon. C'est le cas de l'arrière-arrière-grand-père de Pierre, Mathieu, un marchand qui s'installe à Givors. C'est aussi le cas de Fleury, l'arrière-grand-père de Pierre. Le grand-père de Pierre, Antoine, né en 1728, épouse Charlotte Gallet, issue d'une famille de commerçants. Antoine est notaire et secrétaire à la cour des aides de Paris. Il faut attendre la génération suivante, c'est-à-dire celle du père de Pierre, Gabriel Verne, pour confirmer le lien avec le monde du droit. Mathieu Adélaïde Prévost, la mère de Pierre, compte dans sa famille un procureur au bailliage de Provins et un avocat. C'est avec Gabriel que le lien juridique se confirme. Ce personnage, né à Paris, dans le quatrième arrondissement, en 1765, devient magistrat, juge au tribunal civil de Provins. Il est propriétaire terrien. Le grand nombre de professionnels du droit ne peut être sans conséquence dans une société marquée par une forte appartenance de classes. Loin d'une occupation neutre, la carrière juridique inscrit ceux qui s'y engagent dans un monde social identifié, fait de relations, de connaissances et parfois de connivence. Sans avoir un caractère héréditaire, cette fonction n'en est pas moins lourde en matière d'effets familiaux. C'est presque naturellement que Pierre s'oriente vers les études de droit, devenant avoué à Provins. La localisation, qui s'explique par des attaches

familiales, n'est cependant pas définitive. En 1825, il quitte la ville pour s'installer à Nantes, départ motivé par la volonté de rejoindre un frère de son père, Alexandre, habitant de cette ville, qui a épousé une native de l'endroit, Marie Bernier. Ce même Alexandre a développé son réseau en matière de clientèle. Sans surprise, il souhaite en faire bénéficier ses proches. Soutenu dans son entreprise, le jeune Pierre achète une étude d'avoué et s'installe au 2 quai Jean Bart.

On pourrait penser que cette première hérédité compte dans le futur de l'auteur, en raison des aspects sociaux. Pourtant, c'est la famille de Sophie Verne qui va se révéler plus marquante pour le romancier. Dans cette perspective, l'imaginaire et le mythe remplacent avantageusement le commerce et le droit. Sophie a pour nom de jeune fille Allotte de la Fuÿe. Elle est issue d'une famille qui revendique une origine aristocratique. Dans la tradition familiale, un archer écossais fait figure d'ancêtre mythique. Venu en France sous Louis XI, il serait la source de l'appartenance à l'aristocratie. Des recherches menées par les descendants Allotte ont permis d'identifier un certain N. Allott, membre de la garde écossaise de Louis XI. En récompense de ses services, il aurait été anobli et doté du droit de « fuye » c'est-à-dire de posséder un colombier. Il faudrait voir dans ce personnage, propriétaire d'un château à Loudun, l'ancêtre de la famille. Du côté de sa mère, Sophie descend des Guillochet de la Perrière. Les liens avec les Allotte dominent la tradition familiale, enrichis d'un certain nombre de légendes. Le père de Sophie, Augustin, est qualifié de voyageur et d'homme d'affaires. On pourrait le croire aventureux. La réalité est moins brillante. C'est un personnage instable, connu de réputation pour être un individu aux grandes capacités, souvent absent du domicile. Ses séjours, pour brefs qu'ils soient, conduisent à la naissance de cinq enfants, dont Sophie.

Ce côté familial paraît plus propice à l'éclosion d'un talent créatif. Un imaginaire puissant, un passé mystérieux, des personnalités hors normes, la famille maternelle est au cœur d'une certaine vision du monde, loin du réalisme peut-être trop terre à terre des juristes Verne.

Une précision est indispensable pour éviter toute caricature. Afin de bien dépeindre l'ambiance dans laquelle le petit Jules est élevé, il faut dire quelques mots sur Pierre et Sophie. Nous avons évoqué l'importance de la profession du premier. Mais Pierre est un personnage complexe. Tout d'abord, on peut compléter son portrait par un détail : nous avons affaire à un catholique convaincu. Membre du conseil de sa paroisse, Saint-Nicolas, il intégrera la société de Saint-Vincent-de-Paul, lors de sa fondation en 1837. Cependant, le réduire à cette dimension serait une erreur. En effet, il suffit de revenir sur les souvenirs de Jules pour comprendre que ce père aime la littérature, montre des goûts éclectiques pour les arts, se passionne pour les sciences et se transforme en poète pour ses proches. Il rédige des poèmes pour les grandes occasions et pour les fêtes de famille. Ce don singulier est important. Jules a un père qui a des talents artistiques, mais qui, dans le même temps, n'y voit qu'une distraction... Néanmoins, les talents de Pierre sont reconnus par ses proches, au point que certains poèmes sont transformés en chansons pour les fêtes de famille. De manière générale, le salon de la maison familiale devient souvent le théâtre d'un spectacle improvisé ou d'un concours de poésie car, avec son épouse, l'avoué a trouvé une alter ego. De fait, du côté de Sophie, on ne parle pas de contradiction : dotée d'une grande imagination, elle incarne aux yeux de son fils le « côté Allotte », c'est-à-dire l'originalité, la passion pour les arts, et une certaine instabilité personnelle. Ce dernier point a un volet plus dérangeant car, au niveau physique, la jeune Sophie a une héritérité : elle souffre de soucis de santé, principalement intestinaux, dont son fils aîné héritera pour son malheur.

UNE FAMILLE NOMBREUSE

Comme nous venons de le voir, la naissance de Jules à Nantes intervient dans un contexte familial élargi. Nous n'avons pas affaire à des individus isolés. Des deux côtés, de nombreux personnages viennent faire vivre le quotidien du petit garçon. La famille de Sophie est nantaise, ce qui induit de multiples rencontres. De surcroît, certains membres de la famille de Pierre ont élu domicile dans cette ville de l'ouest. En revenant

sur les premières années du futur romancier, on relève le caractère déterminant des relations, avec ses frères et sœurs, d'abord, avec une famille nombreuse, très présente dans les activités de chaque jour, ensuite.

Un autre détail est important dans cette petite société en construction : Jules ne reste pas enfant unique longtemps. Le 25 juin 1829, un deuxième garçon voit le jour ; baptisé Pierre Paul, mais toujours appelé Paul, il sera un ami stable pour le romancier. Trois filles complètent la famille, Anne (renommée Anna) en 1837, Mathilde Augustine Rosalie en 1838 et Marie Sophie (surnommée « le chou aux yeux noirs »...) en 1842. Jules aura un lien privilégié avec son frère, plus proche de lui au regard de leur date de naissance. Notons que ses souvenirs d'enfance laissent la part belle à Paul, à leurs aventures et à leur découverte du monde. Malgré ce relatif détachement, Jules conservera des relations importantes avec ses sœurs tout au long de leurs vies respectives.

Le reste de la famille est aussi essentiel dans la vie des Verne. En parcourant l'acte de naissance de Jules, nous avons relevé la présence d'un beau-frère de Pierre, François Jacques Tronson. Celui-ci a épousé la sœur de Pierre et a eu deux enfants, Caroline, qui a deux ans de plus que Jules, et Marie. À ces deux cousines s'ajoutent des membres plus âgés, la grand-mère maternelle de Jules, Sophie Adélaïde, qui a 54 ans à sa naissance et qui vivra jusqu'à 91 ans, le frère de celle-ci, Prudent, qui est resté célibataire, et deux tantes de son père, également célibataires, Augustine Amélie et Alphonsine Rosalie. On peut compléter ce tableau par l'oncle Alexandre Verne et un autre cousin, Henri Garcret. Un dernier nom est important, celui de l'oncle de Châteaubourg, qui, installé rue Santeuil, est un cousin de Chateaubriand et ne manque pas d'évoquer l'Amérique sauvage lors des visites du petit garçon.

Dernier détail, Prudent possède une maison de campagne à la Guerche, maison dans laquelle il accueille régulièrement la famille.

LES PREMIÈRES ÉCOLES

Les premières années de la vie de Jules se passent auprès de ses parents, puis, alors qu'il a tout juste un an, avec son petit frère. Le quotidien voit se multiplier les occasions de rencontres avec la famille. Les anniversaires, fêtes individuelles et événements divers sont autant d'occasions de réunir les proches, chez les uns ou les autres. Si on y ajoute les fêtes religieuses qui rythment l'année, on mesure l'importance de la famille pour le futur auteur. Le temps s'écoule sans grand souci, du moins jusqu'à une date fatidique : lorsque Jules atteint l'âge de six ans, la question de sa scolarité se pose.

À ce moment, il lui faut renoncer à des habitudes profondément ancrées pour aller au contact de l'extérieur. C'est ainsi que, le premier de la fratrie, il intègre une pension pour apprendre à lire et à écrire. Il est nécessaire d'éviter tout anachronisme ; nous sommes en 1834. Pas d'école obligatoire ou publique, encore moins de classe et d'éducation nationale. Ce cours pour les jeunes enfants n'est en aucun cas une école. C'est une pension tenue par Madame Sambin, la femme d'un capitaine au long cours. Il suffit d'ajouter que ce capitaine a disparu en mer un peu plus de 30 ans plus tôt, pour retrouver dans cette situation un parallèle avec un futur ouvrage, puisqu'il s'agit du début d'un roman de Jules Verne, *Mistress Brannican*. Toujours est-il que, pour le moment, nous sommes loin de l'écriture d'un livre. L'enseignement dispensé par Madame Sambin ne porte guère ses fruits, si l'on s'en tient au niveau d'orthographe et de grammaire du petit garçon.

Ce niveau plutôt faible est démontré par une lettre écrite en 1836 mais qui comporte aussi un détail instructif. Dans cette première lettre connue de l'auteur, Jules s'adresse à l'une de ses tantes, Caroline de Châteaubourg, la sœur de sa mère qui habite à Lorient et lui rappelle une promesse qu'elle lui a faite concernant un cadeau. C'est la nature de ce cadeau qui nous intéresse puisqu'il s'agit d'un télégraphe. Le terme de télégraphe renvoie à cette époque à la méthode dite Chappe. Ce moyen de communication généralisé en 1837 permet d'échanger des informations par le biais de moyens aériens. Par l'intermédiaire de signaux, les

télégraphistes communiquent d'une tour à une autre, en faisant passer des messages de manière rapide, sur le territoire. La méthode qui remonte à la Révolution française a conduit à la création de jouets imitant les tours. Ces petits télégraphes qui apparaissent sous la Restauration sont constitués de papier, de carton, de métal et de bois. Habituellement, ils mesurent environ 6,5 cm de hauteur. On comprend la fascination d'un petit garçon pour cette technologie moderne. Ce premier lien entre le futur romancier et une évolution scientifique illustre une propension à la curiosité et à l'imagination, teintée de science et de nouveauté.

Tout ceci demeure insuffisant pour pouvoir parler d'instruction. De manière logique, la pension n'est qu'une étape. Dès 1837, Jules intègre un collège, Saint Stanislas, qui est le lieu privilégié des enfants de bonne famille à Nantes. Son frère ne tarde pas à le rejoindre. Jules y passera plusieurs années, terminant son école primaire et commençant l'équivalent du collège, la sixième et la cinquième. Que retenir de cette époque ? Grâce aux archives, nous disposons de plusieurs informations concernant le niveau du jeune élève. Il obtient des félicitations en géographie, en récitation et en chant, dans l'équivalent de notre CM2. On peut considérer qu'il est un élève assez bon, puisqu'il décroche de nouveau les félicitations en géographie, et en version grecque, en sixième. Le latin et le chant conduiront à deux nouvelles récompenses en cinquième. Dans cette liste, on retient la présence d'une discipline, la géographie. Au passage, on relève un grand absent, le français...

Du point de vue familial, l'heure est au changement, en ce qui concerne le quotidien des deux frères. L'année 1837 a vu la naissance de la première sœur de Jules, Anne, le 24 mars.

CHANTENAY ET LA LOIRE

L'année 1838 est marquée par un événement, aux conséquences importantes pour les deux garçons et pour l'avenir de Jules au regard de sa passion pour la nature. Les Verne choisissent d'acquérir une maison de campagne dans ce qui, à ce moment, est un petit village, en banlieue de Nantes.

Chantenay situé à 3 km du centre de Nantes est connu de Pierre, puisque c'est le lieu de naissance de l'épouse de son oncle Alexandre. Le couple Verne achète une maison au 29 bis, rue des réformes. Le lieu est relié à Nantes par un omnibus à chevaux, la dame blanche qui doit son nom à la blancheur des chevaux, et à la couleur de l'uniforme des préposés, du moins selon Marguerite Allotte de la Fuÿe. Toujours est-il que la maison de campagne va devenir centrale dans la vie de la famille, y compris lorsqu'il s'agit d'accueillir des cousins, des cousines et des oncles et tantes. Les Verne passeront moitié de l'année dans ce lieu champêtre. Entre le printemps et l'automne, le quotidien est totalement différent. Les jardins donnent sur la Loire et sur les bateaux, une vision que Jules Verne reprendra dans ses mémoires. On peut ajouter, selon les souvenirs d'un neveu de Jules, Raymond du Crest de Villeneuve, le fils de sa soeur Anne, que la maison dispose d'un jardin et d'un verger. Le jardin d'agrément est un lieu de détente, peuplé d'une multitude de fleurs, des pétunias, des géraniums, et cinq magnolias qui encadrent une allée ombragée. On y trouve des massifs d'arbustes et de fleurs. Quant aux vergers, il donne à foison des fruits, poires, pêches, prunes, abricots, cerises, autant de plaisirs pour les enfants. De la fenêtre de sa chambre, dans cette maison, le petit Jules peut regarder la Loire.

La maison a un autre avantage, elle est située près du bac de Couëron, qui permet, en traversant la Loire, de gagner la propriété de la Guerche. L'oncle Prudent y a sa maison de famille, près du Pèlerin, et accueille les Verne et les cousins pour des journées à la campagne.

On peut imaginer le plaisir des deux garçons qui bénéficient d'un accès direct à la Loire, ce dont ils ne vont pas se priver. Un autre souvenir évoque des ballades, à bord de bateaux plus ou moins solides. À une occasion, Jules s'aventure même seul sur une yole. Le bateau va prendre l'eau, contraignant le jeune imprudent à se réfugier sur un îlot pendant quelques heures et à jouer, pour la première fois, au Robinson...

Chantenay rapproche Jules d'un autre lieu emblématique, les usines d'Indret. Ce lieu, qui accueillait une fonderie créée en 1777 pour fabriquer les canons à destination de la marine royale, est désormais occupé par une manufacture de machines à vapeur. La finalité est la même : équiper la

flotte. Cette fois, pourtant, le changement notable concerne la technique utilisée. On peut supposer que, pour un jeune adolescent, cette proximité avec un lieu d'un grand modernisme s'avère marquante. En matière de symboles, il y a déjà dans cette évolution enfantine deux perspectives qui seront complémentaires dans l'œuvre : d'un côté, un attachement à la nature et à la géographie, de l'autre une passion et une curiosité pour la science, l'évolution technique et les transformations.

Voici donc le quotidien des Verne. Ajoutons que, en cette même année, la famille délaisse sa maison initiale pour emménager rue Jean-Jacques Rousseau. Ils sont rattachés à une nouvelle paroisse, l'église Saint-Nicolas. Assurément, Jules en garde de mauvais souvenirs, si l'on en croit la description critique qu'il en fera presque 10 ans plus tard, dans l'un de ses premiers romans. La rue en question va toutefois rapprocher un peu plus la famille du centre culturel de Nantes. Dans ce quartier qui a pour cœur le théâtre de la ville, il est de coutume d'assister aux premières. On peut penser que cette évolution est importante dans la formation culturelle du garçon.

UN PREMIER MYTHE TENACE : LA FUGUE À 11 ANS

En 1839, un fait est avéré : Jules et Paul ont une deuxième petite sœur, Mathilde, née le 15 mai. Un autre fait est, en revanche, plus discutable, la légendaire fugue.

Si l'on en croit sa première biographe, Marguerite Allotte de la Fuÿe, ce petit garçon d'un peu plus de 11 ans aurait quitté la maison familiale, échangé un ordre d'embarquement avec un jeune mousse et réussi à gagner un navire, la *Coralie*. Sa destination ? Les Indes. Dans ce récit, Pierre aurait été prévenu par un voisin et serait parvenu à récupérer le fugueur à Paimboeuf, apprenant la raison de ce départ précipité : l'achat d'un collier de perles pour sa cousine Caroline... Après explications et punitions, le petit Jules aurait promis de ne plus voyager qu'en rêve. Nous sommes au cœur du mythe. Imaginer que Jules ait pu choisir dès l'âge de 11 ans de quitter ses proches, pour s'aventurer dans des terres lointaines, qui plus

est par l'intermédiaire d'un bateau, relève du fantasme. Il est désormais acquis que ce récit est fictif. La biographe essaiera de le corriger quelques années plus tard, d'abord en modifiant l'âge du jeune garçon, qui aurait eu 13 ans, ensuite en remettant en cause cet événement.

Cette fugue imaginaire conduit pourtant à deux remarques. D'un côté, on peut mettre en avant l'un des aspects mythiques de l'enfance de Jules. De l'autre, ce récit a toutefois un fond de vérité, la passion pour la mer. Dans ses *Souvenirs*, des décennies plus tard, Jules Verne évoquera une autre anecdote, une escapade à bord d'un trois-mâts. À cette occasion, il aurait visité le bateau, resté à quai, allant jusqu'à se balader sur le pont. Cette évocation est à rapprocher d'un autre événement, une excursion, cette fois avec son frère Paul, à bord d'un bateau à vapeur qui navigue sur la Loire. L'escapade, réelle celle-là, aurait eu lieu alors que Jules était âgé de 12 ans. Gagnant l'estuaire, les deux garçons seraient allés jusqu'à la mer, un souvenir s'imposant d'ailleurs : fasciné par le lieu, Jules goûte l'eau qui devrait se révéler salée. Il a la surprise de constater qu'il s'agit d'eau douce, car c'est l'eau du fleuve, à ce moment de la journée, en raison de la marée. Ce n'est que quelques heures plus tard, qu'il pourra goûter l'eau de la mer...

Nous sommes apparemment en 1840, lorsque cette balade des deux frères intervient. Faut-il y voir une ultime évasion avant un changement profond ? En cette même année, Jules devient pensionnaire au séminaire de la rue Saint Donatien. Suivi par son frère Paul, il découvre une autre organisation et un enseignement bien différent. L'organisation voit la séparation des élèves en deux catégories, d'un côté, les élèves destinés à la prêtrise, les séminaristes, de l'autre, les élèves laïques. Grâce à l'enseignement, Jules accède à une culture classique et à une éducation religieuse. Notons que ce petit séminaire de Saint Donatien sera décrit de manière cruelle par Jules alors qu'il est âgé d'environ 19 ans dans le roman inachevé intitulé *Un Prêtre en 1839*. Il décrira la dureté du directeur de l'établissement, la violence de l'ambiance, insistant sur la méchanceté des enfants. Assurément, cette réutilisation d'un souvenir se fonde sur un sentiment réel. De fait, au regard du contexte, cette expérience n'a sans doute pas été très agréable. Dans sa correspondance, Jules se plaint

de la situation et de sa tristesse à être éloigné de sa famille. Les échanges avec les siens sont d'une telle teneur que les deux garçons sont retirés du petit séminaire pour intégrer un lycée d'État quelque temps plus tard.

UN DÉTOUR PAR LA LECTURE

À partir de ces éléments, le contexte familial, personnel et géographique explique déjà une fascination pour la nature et une passion pour la mer. Une autre information complète cette description, les lectures du jeune garçon qui le marquent durablement.

Parce qu'il appartient à une famille passionnée par la littérature, il est logique de trouver entre les mains de Jules des ouvrages et des revues.

C'est ainsi que Pierre Verne abonne son fils au *Journal des enfants*, qui a été créé par Émile de Girardin, en 1832. Le premier numéro qui date de juillet 1832 comporte un éditorial qui annonce l'intention de son créateur. Intitulée « à une époque toute intellectuelle, les jouets de l'enfance doivent avoir aussi leur utilité », cette profession de foi pose les fondements d'une nouvelle approche à destination des plus jeunes. Ceci nous intéresse d'autant plus que *Le Journal des enfants* peut être considéré comme l'une des inspirations du *Magasin d'éducation et de récréation* fondé par Pierre-Jules Hetzel, en 1864, et qui accueillera l'œuvre de Verne.

Ce n'est que l'une des revues qui peuplent le quotidien familial. On peut citer *Le Magasin pittoresque* et ses références géographiques et scientifiques. Sous l'égide d'Édouard Charton, cette publication, qui débute en janvier 1833, vise à devenir une encyclopédie populaire. Il suffit de citer quelques exemples du premier numéro pour prendre la mesure de la grande diversité du résultat. Y sont évoqués des monuments comme la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, le tombeau de Molière ou l'abbaye de Royaumont, des lieux comme la Guyane française, le bassin de la Loire ou le pont des soupirs de Venise, des animaux comme le jaguar, le castor ou la tortue, des événements comme le tremblement de terre de Lisbonne ou les voyages de Jacques Cœur...

Ces lectures marquent le petit garçon. Il rapportera par la suite qu'il a eu une chance étonnante, celle de voir des évolutions scientifiques donner naissance au timbre-poste, au chemin de fer, à l'électricité, au télégraphe ou au téléphone. Il conclura des années plus tard : « je suis de la génération comprise entre ces deux génies, Stephenson et Edison », la machine à vapeur et l'électricité.

Assurément, la bibliothèque des Verne est bien fournie, si on se rappelle le goût de Pierre pour les loisirs et occupations littéraires. Pourtant, il semble que le jeune garçon en ait gardé un souvenir principal, les histoires de Robinson. Il ne cachera pas s'être passionné pour ces romans, comme le *Robinson de douze ans* de Jeanne Sylvie Mallès de Beaulieu. Sous-titré *Histoire intéressante d'un jeune mousse français abandonné dans une île déserte*, ce livre a tout pour plaire à un adolescent. Il raconte les mésaventures d'un enfant de 12 ans, devenu mousse, qui se retrouve sur une île déserte avec son chien pendant plusieurs années. Son ingéniosité et l'aide de la providence lui permettent de survivre. On peut voir dans cette œuvre une adaptation du roman de Daniel Defoe pour les enfants...

Il parcourt d'autres œuvres du même genre. Le *Robinson des sables du désert* de M. de Mirval présente le voyage d'un naufragé sur les côtes, puis à l'intérieur de l'Afrique, en insistant sur la découverte des curiosités naturelles, des usages et des coutumes des régions traversées. On peut également citer un classique, *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe. Cependant, un souvenir est plus marquant que les autres, pour le jeune Jules, il s'agit du *Robinson suisse*. Considéré comme une réécriture du livre de Defoe, ce roman d'un pasteur suisse, Johann David Wyss, a le mérite d'ajouter un élément familial, loin de la solitude et de la détresse du Robinson dépeint dans l'œuvre originale. Rédigé à la fin du XVIII^e siècle, le livre insiste sur la famille et sur les valeurs qu'elle transmet. Comme nous le verrons, Verne sera marqué par cette lecture, ce qui le conduira à revenir sur le thème de Robinson, pour aller jusqu'à écrire une suite du roman de Wyss, en 1900, sous le titre *Seconde patrie*.

LA TENTATION DE L'ÉCRITURE

Un père poète, une mère fantasque, une bibliothèque fournie, une passion pour l'aventure et la découverte, comment ne pas songer à l'écriture dans une telle ambiance ?

Rien là de révolutionnaire dans le quotidien du jeune garçon. Assez rapidement, presque naturellement, Jules commence par adopter les habitudes familiales. En décembre 1842, il écrit un premier poème, une ode à sa mère, pour la naissance de sa sœur Marie, le 14. Il est son parrain. À cette époque, l'adolescent se trouve en pension au séminaire Saint Donatien. Une autre lettre à sa mère vient prendre des nouvelles de celle-ci. À la lecture, un constat se détache : il y a une immense tendresse dans les mots utilisés, illustrant les liens qui existent au sein de la famille Verne.

En 1844, Jules intègre le collège royal de Nantes, un lycée d'État, pour poursuivre ses études avec les deux années traditionnelles, en rhétorique et en philosophie. Le but est de passer un baccalauréat, délivré par les lycées publics. Durant ces années de formation, les vacances se déroulent à Chantenay, avec sa famille et avec des amis venus du lycée. D'après les souvenirs familiaux, Jules se distingue par ses jeux de mots, sa passion pour les devinettes et les charades et ses plaisanteries.

On peut penser que cette poursuite de sa formation littéraire incite le jeune homme à s'aventurer dans de nouveaux domaines. En 1845, Jules rédige une première tragédie en vers, un texte qu'il a l'audace de proposer au directeur du théâtre de marionnettes de Nantes. L'échec ne le conduit pas à abandonner. Loin s'en faut.

Alors qu'il vient de décrocher son bac, en 1846, il rédige un drame intitulé *La Conspiration des poudres*. Fasciné par Victor Hugo, il trouve dans l'histoire de Guy Fawkes matière à construire une pièce de théâtre. En novembre 1605, cet Anglais, catholique, est l'un des instigateurs d'une tentative de meurtre contre le roi Charles I^{er}. Arrêté, condamné à mort, il se tue en sautant de l'échafaud. Sous la plume de Jules Verne, le romantisme du résultat peut prêter à sourire. Il n'en demeure pas moins vrai que cette tentative révèle une passion pour les retournements

scénaristiques et un souci du détail. Il insiste sur l'unité de temps et sur le mélange entre dimension personnelle et politique. N'y a-t-il pas une première transgression ? On pourrait le croire. Après tout, jusque-là, le talent créatif de Pierre Verne s'est limité à la sphère familiale. L'imaginaire de Sophie a certainement donné lieu à des discussions et à des plaisanteries entre les proches. Songer à rédiger une pièce de théâtre appartient à une autre logique.

De fait, loin d'être neutre, cette période de formation qui s'achève ouvre une perspective particulièrement riche. Le baccalauréat en poche, une première tentative littéraire ébauchée, Jules se trouve face à un choix décisif.

Au premier abord, la situation du jeune homme ne soulève aucun débat. Issu d'une famille marquée par une approche professionnelle, il est destiné à s'inscrire dans une forme de continuité. De fait, pour son père, la question ne se pose pas : il sera juriste. Pierre a décidé de l'avenir de son fils qui doit lui succéder dans l'étude nantaise. Pour cela, il faut que Jules décroche son diplôme de droit.

La réalité est pourtant plus complexe. Ne peut-on pas voir dans la tentative de 1846 une autre ambition ? Sans aller jusqu'à tirer trop de conséquences d'un simple essai littéraire, la volonté d'un jeune homme de 18 ans de rédiger une pièce de théâtre à la manière de Victor Hugo révèle une passion pour la création, un souci du détail et de la précision, une ambition peut-être aussi, qui se marie mal avec les projets paternels. Pierre a-t-il été averti de ses tentatives d'écriture ? Sans doute. Après tout, il est lui-même poète à ses heures perdues. Mais c'est dans ce cadre seulement qu'il peut comprendre un goût pour la littérature et pour la création y compris théâtrale. Que son fils ait une distraction, un moyen d'évasion, à côté d'une vie sérieuse, ne le choque en aucun cas. L'avenir va lui révéler un autre visage de son fils, ce qui ne sera pas sans conséquence sur leur relation...

CHAPITRE II

DANS LEQUEL ON SUIT UN NANTAIS DANS PARIS AU XIX^E SIÈCLE

De Nantes à Paris, entre écriture et droit – Juriste malgré lui,
des études dans la capitale – L'autre côté du miroir

En juillet 1846, Jules Verne est bachelier. Pour son père, son avenir est tout tracé : d'abord, un diplôme de droit, validé par un examen parisien, ensuite, un travail à ses côtés, dans l'étude nantaise, pour lui succéder. Quatre ans plus tard, en 1850, une réalité différente s'impose : Jules réussit à monter sa première pièce de théâtre, *Les Pailles rompues*, à Paris, puis à Nantes. Le futur avoué nantais a laissé la place à un dramaturge, du moins c'est ce qu'il espère, installé dans la capitale. Entre ces deux dates, de nombreux événements marquent la vie du jeune homme, entre autres l'abandon de la carrière juridique. Le succès n'est pourtant pas encore au rendez-vous, ce qui contribue à accroître le malaise et les soucis de santé qui apparaissent à l'occasion du séjour parisien.

DE NANTES À PARIS, ENTRE ÉCRITURE ET DROIT

Le séjour parisien ne doit pas induire en erreur. Il n'est en aucun cas synonyme d'un changement dans le devenir professionnel ou d'une éventuelle prise en compte d'une capacité créatrice. Dans le programme imaginé par Pierre Verne, la capitale n'est qu'une étape, un dernier stade à franchir. Dans un premier temps, la formation juridique se fera à Nantes,

l'examen final ne venant que consacrer un apprentissage familial. Le but est de reprendre l'activité paternelle. Bien loin de cette vision idéalisée, les ambitions de Jules le portent vers des horizons différents, littéraires et artistiques, ce dont il se garde de parler à son père.

Lorsqu'en avril 1847 Jules arrive à Paris, c'est pour passer ses examens de première année de droit. Les mois précédents ont été l'occasion de travaux laborieux et encadrés avec son père afin de pouvoir acquérir les rudiments de la matière juridique. Le jeune homme a quitté le lycée nanti de son premier diplôme pour se lancer dans la préparation de la carrière envisagée par Pierre Verne. Le quotidien nantais est dès lors marqué par des séances de travail, de nombreuses lectures et des exercices sous surveillance. Néanmoins, quand il s'accorde une pause, les pas du jeune homme le conduisent à la librairie du centre, lieu où se retrouvent des jeunes gens de Nantes. Nous avons affaire à un tout autre monde : les conversations des membres de ce cercle paraissent éloignées des ambitions paternelles. Peut-on parler d'un salon littéraire ? Chacun semble y aller de ses propres ambitions littéraires, de ses propres rêveries. Une chose est sûre, les préoccupations de ces jeunes gens ne concernent pas le droit et un avenir déjà écrit.

En approfondissant ce que nous connaissons de la vie de Jules, l'année 1847 apparaît comme une période de doute ou tout au moins d'interrogation. De fait, à côté de ces travaux studieux, il n'hésite pas à se lancer dans l'écriture.

Un premier roman, *Un Prêtre en 1839* – initialement l'œuvre s'intitulait *Un Prêtre en 1835* – est l'occasion pour le jeune homme de s'essayer à un genre particulier, l'écriture romanesque. L'influence de Victor Hugo est évidente puisque, transposé dans le cadre nantais, on trouve une sorcière, un assassin, un prêtre maudit, autant de personnages qui ne sont pas sans rappeler *Notre-Dame de Paris*. Le héros du livre est un avocat, prénommé Jules ; un commentaire est superflu. Le théâtre de l'action est l'église Saint-Nicolas de Nantes qui est l'église paroissiale de la famille Verne. La tonalité générale est toutefois étonnante : de fait, l'œuvre est triste, surtout lorsqu'il s'agit de dépeindre le quotidien du

héros, dont on évoque entre autres le passage par un petit séminaire en classe de philosophie. Le lecteur aura noté les nombreux parallèles avec les souvenirs récents de Jules.

Le livre reste inachevé. Il n'en est pas moins une première tentative en matière d'écriture. Il révèle aussi une sorte de décalage vis-à-vis de cet avenir tout tracé par un père qui, du moins en apparence, n'a aucun doute.

L'autre tentative parallèle de cette époque s'inscrit beaucoup plus dans la tradition familiale. Des poèmes sont rédigés par Jules à destination de plusieurs demoiselles nantaises. Les dimensions de cette autre création sont limpides du moins dans leur signification : la poésie, héritage familial, serre les desseins d'un amoureux en quête d'une épouse... En cette même année 1847, l'une des demoiselles est parfaitement identifiée : il s'agit de sa cousine Caroline Tronson. Plus âgée que Jules – elle a 18 mois de plus – elle est la fille de la sœur de Sophie Verne. Elle a grandi avec Jules et a sans nul doute été invitée à de multiples reprises dans les maisons familiales, qu'il s'agisse de la maison de Nantes, de la demeure de vacances de Chantenay et du domicile de l'oncle Prudent. Qu'on ne s'y trompe pas, Jules est sincèrement épris. Cependant, il n'a pas encore déclaré sa flamme. Bien lui en a pris car, au moment de son voyage à Paris, la jeune Caroline épouse quelqu'un d'autre, un négociant nantais de 40 ans, plutôt riche, Émile Dezaunay. Le mariage a lieu le 27 avril, date à laquelle Jules se trouve dans la capitale pour préparer un futur séjour de quelques semaines en vue de passer ses examens... Cette première déception amoureuse laisse quelques traces dans les écrits de l'auteur. Elle sera suivie de beaucoup d'autres dans les années qui s'annoncent.

De retour à Nantes, Jules se consacre-t-il aux études de droit ? Rien n'est moins sûr. Apparemment, au début du mois de mai 1847, il se lance dans la rédaction d'une pièce de théâtre, intitulée *Alexandre VI*. Tout en préparant son examen de juillet, il se plonge dans cette écriture comme pour oublier son chagrin d'amour récent. La pièce, comme son nom l'indique, a pour cadre l'Italie des Borgia. Elle raconte l'empoisonnement d'Alexandre Borgia et de son fils César. Sans grand intérêt du point de vue de l'histoire, cette tentative s'inscrit dans une période marquée par

un premier échec amoureux. Le rapprochement des deux faits ne manque pas de faire réfléchir : lorsqu'il est confronté à un chagrin, une crise, Jules se précipite dans l'écriture et non dans l'étude du droit...

Un nouveau séjour parisien, en juillet, est l'occasion de passer le second examen permettant de valider la première année de droit. De nouveau, le jeune homme gagne la capitale par le train. Il est hébergé pendant quelques jours par une grand-tante, Rosalie Charuel, qui est la tante de Pierre, et dont le mari est juge au tribunal de Provins. L'écart générationnel est évident, et le séjour s'achève pour le plus grand plaisir du Nantais.

De retour chez lui, Jules doit se consacrer aux études juridiques, pour préparer un nouvel examen, en juillet de l'année suivante.

Cette fois, nous disposons d'un autre résultat littéraire puisqu'il va passer l'année à rédiger des poèmes, à destination d'une autre jeune femme. En outre, sa passion lui inspire d'autres écrits, plusieurs pièces de théâtre étant datées de cette époque. La première activité n'a rien d'étonnant. À cette époque, le jeune homme a jeté son dévolu sur Herminie Arnault Grossetière, la fille d'un propriétaire terrien qui n'a que quelques mois de plus que lui. On ne compte pas moins de 30 poèmes rédigés pour elle entre 1847 et 1848. La seconde activité est plus dérangeante en raison de ce qu'elle laisse supposer de l'engagement de Jules en matière juridique. Alors qu'il doit se concentrer sur des études que l'on peut qualifier de compliquées, puisqu'elles sont effectuées à distance, il trouve plus intéressant, voire utile, de se consacrer à la rédaction de pièces de théâtre, sur le modèle des œuvres de Victor Hugo. C'est ainsi qu'il rédige une pièce intitulée *Un Drame sous Louis XV*, qui prend la forme d'une tragédie classique, en vers, et une comédie intitulée *Le Quart d'heure de Rabelais*. Fondée sur un ressort qui ne manque pas de références au quotidien de Jules – le dilemme entre l'argent et l'amour – l'intrigue rappelle les récents problèmes du jeune homme, et, en particulier, l'importance d'être riche pour pouvoir se marier... Les études de droit sont parfois récupérées par l'auteur comme dans un autre roman, inachevé, *Jédédias Jamet*, que l'on date de cette même époque. Sous-titré *l'histoire d'une succession*, il nous emmène dans la région de Tours, en 1842, pour suivre les mésaventures

d'un personnage borné et casanier qui se retrouve obligé de voyager pour un héritage imaginaire. Le parallèle avec le point de départ du *Tour du monde en 80 jours* ou du *Testament d'un excentrique* illustre le fait que, derrière ses œuvres de jeunesse, se trouvent aussi les premières inspirations du futur romancier.

Au printemps 1848, Jules poursuit sa double carrière, juridique pour sa famille, et surtout pour son père, dans le cadre d'une préparation des examens de droit, et littéraire pour lui-même et peut-être pour ses amis du cercle de Nantes. Un vaudeville intitulé *Une Promenade en mer* semble avoir été rédigé à cette époque. Au lieu d'une promenade, il s'agit d'un récit décrivant un patron contrebandier, un affrontement entre les Français et les Anglais, tout cela autour d'une marchandise de contrebande. Un détail paraît familier, le nom du navire de contrebande français, le Passe-partout. C'est ce terme que Verne réutilisera pour le domestique habile et intelligent de Phileas Fogg dans *Le Tour du monde en 80 jours*.

C'est ainsi que l'année 1847-1848 s'écoule. Sans avoir à choisir, Jules n'hésite pas à partager son temps entre la préparation d'une carrière soutenue par son entourage et des écrits plus décalés, au regard des attentes professionnelles en cause. À présent, il faut penser à valider la deuxième année de droit, ce qui conduit à un retour à Paris. Ajoutons que le contexte politique a changé. En février, une révolution a chassé Louis-Philippe du pouvoir, mettant fin à la Monarchie de juillet. Désormais, c'est une république qui est en place, la deuxième, avec à sa tête, au départ tout au moins, un poète, Alphonse de Lamartine. Jules Verne a-t-il goûté l'ironie ? Lorsqu'il se rend à Paris, en juillet 1848, pour passer un nouvel examen juridique, la capitale est dominée par la violence des journées de juin. Si, en février, le jeune homme avait peut-être adhéré à une évolution politique, son contact avec les conséquences de la situation le renvoie à un conservatisme familial. Les premières lettres à son père comportent des références à ce contexte. Le 17 juillet, tout en comportant de nombreux développements concernant la dimension financière – on relève pour la première fois l'obsession de Jules au regard de ses dépenses en lien direct avec la parcimonie de son père – le jeune homme s'attarde sur les journées de juin et sur les dégâts occasionnés dans la ville. Il ne faut pas pour autant se méprendre : il n'y a pas dans ses commentaires une

approche politique déterminante qui sous-entendrait une volonté de s'engager dans un camp ou dans un autre. Sa principale préoccupation est tout autre : il est à Paris pour passer un examen, événement sur lequel il revient dans sa lettre du 21 juillet. Il insiste au passage sur la sévérité des examinateurs, surtout lorsque le candidat n'a pas suivi ses études dans la faculté ; serait-ce une allusion à peine voilée à une discussion avec son père ? Les événements ultérieurs démontrent la volonté du fils de gagner la capitale, et même de s'y installer. On peut penser qu'il prépare le terrain en faisant cette remarque.

Au niveau personnel, la période n'est guère marquée par un optimisme débordant. Ce mois de juillet 1848 réveille des souvenirs d'autant plus douloureux qu'une forme de répétition est à l'œuvre dans la sphère intime. Comme l'année précédente, Jules est parti en étant dominé par des sentiments amoureux, l'objet de son affection étant la jeune femme prénommée Herminie. Son départ de Nantes a toutefois sonné le glas de cette hypothèse maritale. La famille de la jeune femme refuse de donner sa main à un étudiant, fils d'avoué ou pas... A-t-il déjà la réputation d'un personnage fantasque ? La fréquentation du cercle littéraire aurait-elle laissé des traces ? Ou la fortune des Verne paraît-elle insuffisante aux yeux de la bourgeoisie nantaise dont la famille de la jeune fille fait partie ? Le 30, alors qu'il se trouve à Paris pour passer ses examens, il a la confirmation de la nouvelle qu'il redoutait : Herminie épouse Armand Terrien de la Haye, un homme richement doté...

Ce jour-là, Jules écrit une lettre à sa mère lui racontant un rêve. Dans ce rêve, il décrit un mariage et ses conséquences, en l'occurrence une mésentente entre les deux époux. Pour la première fois, et non la dernière, il compare le mariage à un cortège funèbre. Approche ironique d'une institution ? Marque de dépit qui révèle une frustration en lien avec sa situation personnelle et, de manière plus cruelle, les ressources familiales ? Ou simplement amertume portant sur ce qui lui fait défaut : le charme... Après Caroline, Herminie... Nantes et sa petite société bourgeoise semblent bien hostiles à l'avenir du fils aîné des Verne. Est-ce qu'il va en garder une certaine rancune ? On peut le supposer au regard de son détachement vis-à-vis de sa ville natale par la suite. Car, si on ne devait retenir qu'un élément de ces deux premières expériences, ce serait

la richesse du marié finalement choisi. Les mariages arrangés sont de coutume. Ils n'en révèlent pas moins le caractère cloisonné d'une société qui repose sur des relations, des services et une image extérieure. Le petit monde provincial nantais n'échappe pas à cette tendance répandue à cette époque.

La lettre en question a une autre résonance, plus inattendue. À peine reçue par les Verne, elle est récupérée par Pierre qui se met en tête de la corriger, de la retravailler, d'en censurer certains passages, en en faisant une forme d'exercice littéraire. Faut-il y voir un attachement à son fils ? Ou plutôt une vision rigoriste encore une fois ? L'avenir va lentement dégrader les relations entre le père et le fils.

Pour le moment, ce dernier plonge dans la vie parisienne, sous toutes ses formes. Tout en préparant l'examen, Jules et un autre Nantais, étudiant en droit comme lui, Edouard Bonamy, se rendent à la chambre des députés pour assister à un débat portant sur la presse. C'est l'occasion pour le jeune homme de voir intervenir Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc, mais aussi Proudhon et Adolphe Thiers. Nous sommes au cœur de l'été. La seconde république est déjà en crise. L'épisode que l'on connaît sous le nom des journées de juin a laissé de profondes traces dans la population, rappelant le triste souvenir des excès révolutionnaires lorsqu'on parlait de république. L'entente qui caractérisait le printemps 1848 n'est plus qu'un lointain souvenir. Désormais, les partisans de l'ordre regagnent du terrain reprenant peu à peu le pouvoir politique des mains des républicains, par ailleurs minoritaires.

Bien qu'il assiste en curieux à certains débats parlementaires, notre jeune nantais a de tout autres questions en tête. Le 3 août, Jules passe avec succès son dernier examen de droit : le voilà bachelier en droit. Il l'annonce fièrement à son père, dans une lettre du 6 août. Reste à passer la troisième année pour pouvoir disposer de suffisamment de connaissances juridiques et de diplômes pour travailler avec son père et envisager sa succession. Il envoie cette lettre enthousiaste à Pierre immédiatement après les résultats. On pourrait y voir la fin d'une période, l'information induisant un retour à Nantes et ayant pour finalité l'intégration dans l'étude paternelle. De manière inattendue, à moins qu'il ne s'agisse d'un choix

assumé, c'est le même courrier qui comporte une double référence par l'intermédiaire de deux descriptions : la première concerne sa vie sociale, et un dîner en compagnie d'Édouard Bonamy, dans le salon de Madame Braheire ; la seconde, son regard sur le monde parisien, en raison de sa présence à l'assemblée, grâce à une invitation, présence qui lui a permis de voir s'exprimer Victor Hugo. Le rapprochement de ces descriptions est révélateur. Certes, Jules obéit à sa famille en poursuivant des études de droit, qui s'inscrivent dans une dimension professionnelle. Cependant, il espère toujours trouver une tout autre voie, dans une approche littéraire celle-là.

Le retour à Nantes s'accompagne d'une décision, apparemment logique, mais qui est lourde de sens : la troisième année d'études doit se faire à Paris. À plusieurs reprises, Jules a évoqué dans des lettres à ses parents les difficultés rencontrées vis-à-vis des examinateurs. Ces derniers seraient plus réticents lorsqu'il s'agit de candidats venus de province et n'ayant pas suivi les cours dans la capitale. Il s'appuie sur cet argument pour obtenir de ses parents une évolution majeure le concernant : son installation à Paris, pour une année. Il les rassure, surtout vis-à-vis de la question financière. Il fera preuve de parcimonie et prendra ce séjour pour ce qu'il est, une période de travail. Sans présager de l'avenir, sans utiliser une analyse anachronique, on peut s'interroger sur la sincérité du jeune homme. Le fait qu'il ait déjà quelque idée littéraire en tête plaide pour une autre perspective personnelle. Il espère trouver à Paris la possibilité de se réaliser du point de vue littéraire et artistique, faisant de cette réussite un argument pour convaincre ses parents d'un autre avenir.

JURISTE MALGRÉ LUI, DES ÉTUDES DANS LA CAPITALE

L'automne 1848 voit l'arrivée de Jules Verne à Paris pour une installation qui, du côté de ses parents tout au moins, ne doit être que temporaire. Il est question de valider la troisième année de droit, c'est-à-dire les deux écrits qui constituent la thèse de licence, pour pouvoir réintégrer le foyer familial et l'étude paternelle. Le jeune homme a pourtant d'autres projets, dont il s'est bien gardé de parler, ce que nous apprend un examen approfondi

de son quotidien. Cette première année est donc synonyme de décalage et de faux-semblants. D'un côté, la correspondance avec ses parents nous montre un étudiant sérieux, obsédé par les aspects financiers, mais aussi montrant les premiers symptômes d'une maladie digestive, tandis que, de l'autre, les démarches et les occupations du jeune Jules prennent une direction différente, en lien avec le monde artistique parisien.

Le 10 novembre 1848, Jules quitte Nantes en compagnie de son ami Édouard Bonamy, fils d'un armateur et camarade de lycée. Le voyage commence par un périple en diligence de près de 200 km pour gagner Tours, avant de se diriger vers la capitale par le train. Édouard n'est pas seulement un compagnon de voyage. Pour des raisons pratiques et financières, les deux jeunes gens ont choisi de s'installer ensemble à Paris dans un logement situé à côté de la Comédie-Française, au 24, rue de l'ancienne comédie, au sixième étage.

Leur logeuse, Madame Martine, se charge des questions pratiques. La correspondance familiale nous permet d'avoir un aperçu du quotidien de Jules, marqué surtout par des soucis financiers. Il détaille sa comptabilité pour justifier ses dépenses, insiste sur les achats qu'il doit faire pour son travail, des livres de droit, et évoque des détails comme la recherche d'un endroit où manger à peu de frais ; ce sera un restaurant situé à près de 4 km de son appartement. Tout ceci est lié à une préoccupation, celle de Pierre concernant les habitudes et le comportement de son fils. La pension versée, limitée, reflète les doutes paternels. Dans les mois qui suivent, les lettres échangées comporteront souvent des justifications en matière de dépenses, de longs développements concernant les habitudes alimentaires, et des assurances quant à la parcimonie du jeune étudiant.

Il suffit de citer une première lettre, en date du 21 novembre, pour relever les principales caractéristiques de cette relation épistolaire. Le jeune homme évoque ses dépenses et ses finances, la nécessité de disposer de suffisamment d'argent pour pouvoir travailler de manière sereine, ainsi que l'engagement qu'il prend de gérer les choses avec rigueur. Le courrier évoque une vie sociale, surtout tournée vers ses proches dans la région parisienne, à savoir ses oncles, dont l'oncle Châteaubourg. Comme si,

durant les premières semaines, le jeune homme se préoccupe d'abord et avant tout de rassurer son père, par ailleurs le financeur de l'aventure, quant au but réel de ce séjour dans la capitale.

Cette même correspondance fait apparaître un souci qui va devenir récurrent, un problème digestif dont Jules se plaint dès les premières semaines. À côté d'une affection héréditaire – sa mère Sophie en était atteinte – on peut penser que la nourriture médiocre que l'étudiant avale à Paris a contribué à aggraver une situation latente. Il est logique de voir dans ce trouble le signe d'un autre dysfonctionnement, psychologique celui-là. Jules s'inquiète pour son avenir. Il a conscience de l'écart grandissant entre les espoirs paternels et ses propres ambitions.

Qu'on ne s'y trompe pas, Pierre Verne est loin d'être naïf. Il a compris que le séjour parisien n'était pas uniquement consacré aux études. En partant, Jules ne s'est pas contenté d'emporter les éléments nécessaires à son séjour. Il a pris avec lui plusieurs manuscrits ébauchés, surtout des pièces de théâtre. On peut supposer que, dans le contexte familial, le jeune étudiant n'a pas caché ses travaux littéraires à sa famille.

Quelles sont les ambitions du jeune Jules Verne lorsqu'il s'installe dans la capitale, à l'automne 1848 ? Il suffit de revenir sur ses principales occupations pour comprendre qu'il y a une ambition littéraire et artistique derrière un prétexte professionnel et universitaire. Les premières semaines passées à Paris sont marquées par le début d'une vie sociale, qui, sans être déterminante, n'en est pas moins significative des projets du jeune homme. Dans un premier temps, nous avons précisé qu'il fréquente le beau-frère de sa mère, Francisque de Châteaubourg. On pourrait s'étonner de cette relation avec le portraitiste de la famille. Il y a à cela un intérêt direct, puisque ce personnage dispose d'un vaste réseau de relations dans les salons littéraires parisiens. L'une des premières démarches consiste à faire entrer le jeune homme dans le salon de Madame de Barrère. Nous sommes loin du monde du droit. Le lieu accueille des célébrités littéraires de l'époque, des personnalités plus étonnantes qui ont du succès dans le petit monde parisien (on peut citer le chevalier Casimir Stanislas d'Arpentigny

qui, à cette date, passe pour un spécialiste de la divination en s'appuyant sur la forme des mains...) ou, plus généralement, des figures de la scène théâtrale. Ce n'est que l'un des aspects de la vie extérieure de Jules.

De fait, et il le reconnaîtra dans sa correspondance, il n'est pas arrivé seul à Paris. Il a retrouvé un cercle d'étudiants bretons, pour beaucoup venus de Nantes. Sont cités, entre autres, Charles Maisonneuve, Ernest Genevoix et un musicien, Aristide Hignard. Cette petite troupe fréquente les théâtres, les cafés et diverses boutiques. Tous ont des ambitions sérieuses mais ne négligent pas non plus les attraits culturels et artistiques de la capitale.

Une journée de Jules Verne à cette époque se caractérise donc par des cours suivis avec assiduité le matin et des soirées beaucoup plus festives et récréatives.

L'examen que doit passer Jules est censé se dérouler en janvier 1849. Depuis la fin de l'année précédente, son père lui écrit pour s'inquiéter de ses fréquentations et de certaines excentricités. Sans doute en a-t-il été averti par des allusions dans leur correspondance mais aussi par la conversation avec d'autres voisins nantais, dont les enfants sont parisiens. Jules répond à cette lettre en insistant sur sa volonté de réussir ses études de droit. Au passage, il a évoqué plusieurs rencontres, dans le domaine littéraire, à commencer par un dénommé comte de Coral, rédacteur de *La liberté*, et le chevalier d'Arpentigny. Ce dernier, qui connaît bien les Dumas, va l'introduire dans cet autre cercle familial. S'il avait compris la signification de ces détails littéraires et sociaux, Pierre aurait eu des raisons supplémentaires de s'inquiéter quant à l'avenir juridique de son fils aîné.

De fait, les relations sociales du jeune nantais ont pris un tour essentiel avec une rencontre, celle des deux Dumas. Presque immédiatement, Jules trouve en Alexandre Dumas fils un soutien et presque un complice. Né en 1824, il a déjà une certaine notoriété à Paris. Son roman, *La Dame aux camélias*, a connu un succès notable en 1848. Lors de leur rencontre, les deux jeunes gens qui ont tout juste quatre ans de différence échangent sur la vie parisienne, la littérature et la création artistique. Verne est rapidement associé à la vie familiale et culturelle

des Dumas. Le 21 février 1849, il est au Théâtre historique pour assister à la première de *La Jeunesse des mousquetaires*. Très connu pour *Les Trois mousquetaires* ou *Le Comte de Monte-Cristo*, mais aussi controversé dans le milieu artistique, Alexandre Dumas père a choisi d'acquérir le Théâtre historique pour en faire un outil de communication et un moyen au service de certains de ses proches.

Dans un tel contexte, la réussite de l'examen de Jules, à la fin du mois de janvier, est presque un détail. Le jeune homme n'en évoque pas moins la préparation de sa thèse qui lui permettra d'être reçu comme avocat, la carrière envisagée du côté paternel. Le quatrième examen qui doit valider son diplôme de droit est prévu pour juillet. Il ne soulève pas de véritables problèmes pour le jeune homme qui, dans le même temps, se tourne vers les salons littéraires, privilégiant les relations avec les amis, et peut-être quelques aventures amoureuses, sans lendemain. Sa lettre du 24 janvier 1849 est révélatrice d'une approche plus personnelle. Tout en évoquant son futur en tant que juriste, Jules ouvre un certain nombre de pistes, qui n'échappent pas à son père. Dans cette lettre, tout en voulant rassurer Pierre sur son avenir professionnel, il évoque son plaisir d'être à Paris, tout en acceptant par avance son retour à Nantes. Il en profite pour lancer quelques critiques à l'encontre des Nantais et des provinciaux qui négligent le monde littéraire. La lettre glisse tout doucement vers les approches littéraires et, au hasard d'une phrase, on devine la véritable pensée de Verne. Celui-ci parle de l'Académie française, d'une carrière comme poète ou comme romancier, avant de revenir aux préoccupations paternelles.

Le début de l'année 1849 est l'occasion d'une succession de lettres qui, peu à peu, montre un éloignement du fils et une inquiétude grandissante du père. Dès le 22 février 1849, c'est-à-dire à peine un mois plus tard, Jules se confie à sa mère de manière plus directe. Il évoque sa présence au Théâtre historique pour la première représentation du drame *La Jeunesse des mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Il insiste sur son plaisir d'avoir rencontré des personnages célèbres comme Théophile Gautier ou Émile de Girardin. Comme par un effet de balancier, dans sa lettre du 9 mars, écrite à son père, il annonce le futur passage de l'examen, dans le courant du mois d'août et la réussite d'Édouard Bonamy. Cette seconde nouvelle

a eu un effet concret puisque Jules a quitté le logement qu'il partageait avec son ami pour descendre de quelques étages et s'installer au troisième, dans un appartement plus petit.

Tout ceci n'a rien d'anodin : la crise tant redoutée ne fait que se rapprocher, petit à petit. Les relations avec son père sont marquées par certains désaccords de plus en plus visibles. Ainsi, le 12 mars, dans une lettre à son père, Jules se félicite d'avoir échappé au service militaire. Le dialogue entre le père et le fils révèle une autre cassure, car, dès cette époque, le jeune homme ne semble guère goûter l'art militaire. Ses critiques, plus directes, doivent résonner face à, du côté paternel, un certain respect pour l'armée. Malgré la réussite universitaire, malgré les assurances réitérées quant à un futur retour à Nantes, Pierre comprend que, derrière les descriptions enthousiastes du monde littéraire, se trouve une ambition différente de celle qu'il envisageait pour son fils. Les lettres de Jules continuent néanmoins de contenir de nombreuses références à la carrière juridique et au monde professionnel. Faut-il rassurer la famille ? On peut le penser.

Le 25 mars, toujours à sa mère, il écrit pour évoquer son travail du jour. Il insiste sur le fait qu'il garde la chambre pour travailler le plus possible. Il ne sort de chez lui qu'à partir de cinq heures, pour dîner, et retourne le plus souvent possible à son domicile pour se remettre au travail jusqu'à minuit. La lettre du 2 avril mentionne déjà Monsieur Championnière, que Jules fréquente et qui répond aux souhaits paternels. En rapprochant ces différents messages, on constate la prudence du jeune homme, qui, tout en obéissant aux choix paternels, s'efforce de préparer son propre avenir.

L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Dans cette mesure, il est important de comprendre ce qui caractérise le quotidien de Jules Verne, à ce moment de sa vie. Bien qu'elle soit minimisée dans sa correspondance familiale, pour des raisons évidentes, c'est la vie littéraire et artistique qui le passionne le plus. Comme nous l'avons vu, il a emporté avec lui des manuscrits, dont des pièces de théâtre tout

juste ébauchées. Tout en travaillant pour obtenir son diplôme de droit, et en conservant du temps pour ses loisirs artistiques, le jeune homme choisit de finaliser plusieurs pièces de théâtre en cette année 1849. On peut penser que, les études étant en bonne voie, il prépare la deuxième étape, la plus difficile sans doute : convaincre ses parents qu'il doit rester à Paris pour mener une carrière différente... Pour cela, il lui faut préparer cette carrière et donc, d'ores et déjà, disposer de plusieurs œuvres achevées.

On a retrouvé plusieurs de ces esquisses dans les archives de Jules Verne.

C'est ainsi que l'on peut dater de la période 1848-1849 le synopsis d'une pièce en un acte, *Le Coq de bruyère*, qui a tout du vaudeville. Ajoutons que les notes ouvrent la possibilité d'intégrer des airs de musique, des chansons, transformant cette ébauche en un futur opéra-comique. Un autre synopsis, *On a souvent besoin d'un plus petit que soi*, tourne autour d'une histoire amoureuse dans un style comique. Avec *Abd'Allah*, qui date de la même époque, nous avons affaire à un vaudeville qui est arrivé jusqu'à nous sous forme de manuscrit. La pièce, divisée en deux actes, a pour contexte la venue de l'ambassade marocaine à Versailles juste avant la Révolution française. On y retrouve toutes les caractéristiques du vaudeville, un texte en prose, quelques rebondissements traditionnels et une perspective comique.

L'année qui s'écoule voit arriver le mois de juillet et l'examen qui doit clore la troisième année de droit. Jules a préparé ses parents à une année supplémentaire, qui doit être consacrée à sa thèse. Il espère d'ici là avoir trouvé le moyen de réaliser ses rêves, en mettant en avant une carrière professionnelle possible, et non plus seulement rêvée. En attendant, il faut utiliser les études de droit comme prétexte. Pierre est-il dupe ? On peut en douter.

Toujours est-il que Jules choisit de ne pas revenir à Nantes durant l'été 1849 pour se consacrer à ses études... En réalité, il continue de cultiver ses relations mondaines – les Dumas sont des pièces centrales dans cette évolution – tout en choisissant des voies nouvelles en matière d'écriture. Entre 1849 et 1850, plusieurs pièces sont rédigées avec comme finalité une création dans un théâtre parisien.